

## RETOUR À MARX\*

« Marx n'est pas dépassé à Détroit ». C'est le titre d'un article du journal *Lotta comunista* en 1967 à l'occasion d'un événement mémorable, la lutte du prolétariat noir dans la capitale américaine de l'automobile. La question raciale cachait la contradiction de classe ; le cœur de la lutte se trouvait toujours dans les usines des métropoles des puissances industrialisées, et non pas dans les campagnes qui, selon les mythes du maoïsme et du tiers-mondisme en vogue à l'époque, étaient censées « encercler » ces villes.

Un demi-siècle plus tard, beaucoup de choses ont changé, mais pas ce principe de classe. La Chine du populisme paysan de Mao Zedong est devenue une puissance économique qui joue sur un pied d'égalité avec les États-Unis et l'Europe ; ses géants industriels défient leurs homologues des vieilles puissances qui l'avaient jadis soumise, mais, en même temps, des centaines de millions de prolétaires chinois ont rejoint notre classe mondiale. L'heure d'une lutte de classe moderne a sonné il y a longtemps dans les métropoles d'Asie : Marx n'est pas dépassé à Pékin, à Shanghai, à Wuhan, à Canton, comme dans les immenses agglomérations urbaines des nouvelles puissances asiatiques. Aux États-Unis, l'ascension sociale qui dure depuis cinquante ans a entraîné le développement d'une bourgeoisie et d'une classe moyenne noires, à côté du prolétariat noir. Malgré cela, les discriminations à cause de la couleur de peau ont continué à masquer l'oppression de classe. Dans les quartiers des métropoles américaines, ce que les nouveaux flux d'immigrés, le prolétariat afro-américain et les stratifications de salariés blancs ont en commun, c'est la discrimination sociale.

Enfin, en France, en Italie, en Espagne ou en Allemagne, au fil des décennies, les métropoles ont aussi changé de visage :

---

\* Juin 2020.

les tâches les plus pénibles et les salaires les plus bas sont réservés au prolétariat immigré. Ainsi, la vieille Europe, qui avait pourtant connu l'horreur du génocide, a replongé dans la honte du racisme et de la xénophobie.

« Black Lives Matter », bien sûr : les vies noires comptent, mais gare aux hypocrites qui ne dénoncent le racisme que chez les autres. Les vies des désespérés qui continuent à se noyer dans le canal de Sicile, les vies des ouvriers agricoles exploités dans des conditions inhumaines, celles des millions de travailleurs sans aucune protection dans les chantiers, les usines, les entrepôts et les hôtels : toutes ces vies comptent. La crise de la *pandémie séculaire* a révélé ce qui était sous les yeux de tout le monde, mais que personne ne voulait voir. Pour se battre contre toute oppression et toute exploitation, il faut alors retourner à Marx. Il faut retrouver le principe de l'unité de classe, dans la conscience scientifique du communisme.

## LE RACISME EST CHEZ NOUS

La bourgeoisie, avec la devise « liberté, égalité, fraternité » dans la tête et le cœur, mais avec la baïonnette et la guillotine dans les mains, brisa la domination des aristocrates, qui institutionnalisait l'inégalité entre les hommes au nom de la « volonté divine ». Dans les sociétés précapitalistes, on considérait comme indéniable que les hommes ne puissent pas être tous égaux. Même pour Aristote, les esclaves n'étaient pas des hommes, mais simplement des outils dotés de parole. La création du marché mondial, en revanche, avait besoin de liberté et d'égalité. La généralisation et l'universalisation des rapports d'achat et de vente requièrent que les individus soient libres et égaux. Dans *Le Capital*, Marx note que le marché est « *un véritable Éden des droits naturels de l'homme et du citoyen* ». « Liberté ! *car ni l'acheteur ni le vendeur d'une marchandise n'agissent par contrainte ; au contraire ils ne sont déterminés que par leur libre arbitre. Ils passent contrat ensemble en qualité de personnes libres et possédant les mêmes droits. Le contrat est le libre produit dans lequel leurs volontés se donnent une expression juridique commune. Égalité ! car ils n'entrent en rapport l'un avec l'autre qu'à titre de possesseurs de marchandise, et ils échangent équivalent contre équivalent. Propriété ! car chacun ne dispose que de ce qui lui appartient.* » L'utilisation de la force de travail, lors de l'achat et de la vente, passe elle aussi par l'égalité formelle du contrat de travail. Mais l'inégalité entre l'exploiteur et l'exploité s'impose brutalement au point de vue social par la capacité inégale à jouir du produit. En effet, « *notre ancien homme aux écus prend les devants et, en qualité de capitaliste, marche le premier ; le possesseur de la force de travail le suit par derrière comme son travailleur à lui ; celui-là le regard narquois, l'air important et affairé ; celui-ci timide, hésitant, rétif, comme quelqu'un qui a*

*porté sa propre peau au marché, et ne peut plus s'attendre qu'à une chose : à être tanné. »*

Liberté et égalité demeurent les pivots essentiels du libéralisme et les points de repère de l'idéologie démocratique. Toutefois, la vie réelle se moque des grands principes. La recherche frénétique d'un profit immédiat contourne et foule aux pieds les tentatives de modération. L'idéologie, souple comme de la pâte à modeler, s'adapte aux contradictions de la lutte violente et sans quartier pour l'extraction et le partage de la plus-value. Les « boxeurs à gage » de la bourgeoisie ont fourni les doctrines adaptées pour justifier l'exploitation, parfois menée jusqu'à l'épuisement physique d'hommes, de femmes et d'enfants, ou le pillage impérialiste au détriment de pays et de populations plus faibles. Il n'y avait plus de supériorité de droit divin à faire valoir, mais une supériorité biologique présumée des « races\* supérieures » sur les « races inférieures », à laquelle on tenta de donner des fondements pseudo-scientifiques. C'est pourquoi Arrigo Cervetto a écrit que le racisme est un produit typique du capitalisme. *« Né en tant que pratique bourgeoise, il devient une idéologie bourgeoise moderne dans sa phase impérialiste. [...] L'idéologie raciste ne pouvait surgir historiquement que de l'idéologie démocratique. Les idéologies qui étaient l'expression des classes précapitalistes ne pouvaient pas contenir de théories racistes, justement parce qu'elles n'étaient pas des idéologies démocratiques. Elles n'avaient l'égalité des hommes et la liberté de l'individu [et donc] elles n'avaient pas besoin d'une idéologie pour théoriser l'infériorité biologique de ceux qui étaient déjà socialement inférieurs. »*

La diffusion du capitalisme a été le triomphe de la grande industrie aux quatre coins de la planète. Elle a entraîné le dépeuplement des campagnes et l'exode de plusieurs millions d'hommes chaque année en marche vers les villes, pour vendre leur capacité de travail. Le développement impérialiste

---

\* Dans ce livre, le lecteur trouvera parfois employé le terme « race » pour qualifier des groupes d'hommes sur la base de certains traits physiques partagés. Ce terme n'a évidemment aucune validité scientifique car les êtres humains ne forment qu'une seule race. Le terme était davantage employé à l'époque où une partie de ces articles ont été écrits et le traducteur a parfois jugé bon de le laisser. [N.D.T.]

est un immense processus de prolétarisation et de migration. Dans les États et les puissances, d'énormes gisements de plus-value à exploiter se forment pour les grands et les petits bourgeois. La richesse du capital se nourrit continuellement de l'accumulation de la masse de la misère. Dans leur histoire, les métropoles montrent, comme dans les sédiments géologiques, les stratifications des arrivées successives de migrants, au cours d'un temps mesuré en décennies. Les nouveaux arrivants sont relégués aux strates inférieures, parmi les semi-prolétaires et les chômeurs. Ils sont disposés à accepter des emplois et des conditions que ceux qui sont arrivés avant eux refusent désormais. Ils rajeunissent la population des pays en état d'asphyxie démographique. Les nouveaux venus parlent des langues différentes et sont porteurs de traditions et de coutumes étrangères. Il s'agit d'une main-d'œuvre très mobile, soumise au chantage car privée de droits, docile et assez facile à exploiter pour le travail à bas coût dans l'agriculture, les restaurants, les chantiers, les fonderies, la logistique et le nettoyage des entreprises. Se forment ainsi des ghettos ou des quartiers plus ou moins malsains où vivent ces travailleurs. Le racisme et la xénophobie servent à diviser et mieux exploiter la classe ouvrière. Ils sont le moyen pour isoler les nouveaux venus, les séparer des travailleurs mieux organisés et à salaires plus élevés, auxquels on propose en revanche la chimère empoisonnée d'une primauté ethnique ou nationale. On voit ainsi des cabanes construites près des champs et des serres, où les agents recruteurs imposent leur loi dans le sud de l'Europe. Mais il y a aussi, au cœur de la Rhénanie d'empreinte sociale-démocrate, des bâtiments bien ordonnés, près des grands abattoirs industriels, où des milliers de travailleurs étrangers, dont le salaire est basé sur les normes des pays de provenance, vivent dans des dortoirs avec des dizaines de lits et une salle de bain pour 20 ou 30 personnes. Ils ont été les foyers allemands de la crise pandémique séculaire de 2020, parce qu'il n'y avait ni protection ni aucune trace des soins efficaces fournis au reste de la population. Les journaux l'ont appelé le côté obscur du système allemand.

Racisme et xénophobie ne sont que des variantes de la domination de classe. Toutefois, la bourgeoisie a aussi besoin

de travailleurs instruits, à haut niveau de spécialisation. Elle a besoin d'élargir une base de masse solide de consensus social, d'attirer de nouveaux talents à mettre à son service. Le métabolisme capitaliste fait émerger, même parmi les immigrés, des entrepreneurs dynamiques qui cherchent leur place dans la concurrence. Et il ne faut pas oublier que, dans les périodes d'expansion et de prospérité, c'est le processus économique lui-même qui, avec la lutte syndicale, tend à faire augmenter les revenus et les niveaux de vie, même des strates inférieures de la population. Au fil du temps, l'ascenseur social reproduit toutes les classes et les stratifications même parmi les minorités ethniques. Le rêve bourgeois de l'ascenseur social ne peut plus être limité par les discriminations. N'oublions pas, par exemple, que les groupes miniers d'Afrique du Sud, qui dans l'après-guerre avaient soutenu le système brutal de l'apartheid, ont contribué trente ans plus tard à son démantèlement parce qu'ils avaient besoin d'un nombre plus élevé d'ingénieurs et de techniciens, et que ceux de la minorité blanche ne suffisaient pas. En outre, une bourgeoisie noire avait émergé et il fallait la valoriser et la coopter politiquement. Sur l'autre rive de l'Atlantique, la première puissance mondiale a exprimé son premier président noir, Barack Obama, né d'un étudiant kenyan et d'une femme blanche méthodiste du Kansas. À la base du racisme et de l'antiracisme, il y a la question de classe.

Dans la société moderne, le bien-être est également perfide et paradoxal. Dans certains vieux quartiers populaires des grandes villes, de très nombreux locataires deviennent propriétaires, les routes se remplissent de jardinières, de massifs de fleurs et d'établissements à la mode. Le processus de social-démocratisation engendre les strates sociales intermédiaires, à plusieurs revenus, disposant de patrimoines importants, de diverses origines ethniques, qui se sentent menacées par les strates inférieures, par les plus pauvres. C'est pourquoi elles réclament à cor et à cris la sécurité, l'ordre et la légalité pour défendre la propriété. Le réformisme bourgeois est une sorte de Sisyphe triste et fatigué, parce qu'il fait émerger le populisme patrimonial. Celui-ci, de temps à autre, fait voler en éclats l'apparente respectabilité des progressistes. La politique parlementaire s'adapte avec un réalisme cynique : pour régu-

ler les nouvelles arrivées de la force de travail selon la volonté des petits patrons et des propriétaires apeurés, elle utilise les barbelés, la sélection funeste de la mer et des déserts, ainsi que des trafiquants locaux sans pitié. L'accueil et la gestion de l'immigration ont aussi un visage farouche.

Nous, marxistes, n'avons jamais cru à la fable confortable selon laquelle ce sont les ouvriers pauvres qui votent en masse pour les populistes et les racistes ; au contraire, notre analyse nous a permis de vérifier que ce sont pour la plupart des strates propriétaires qui s'adressent aux populistes. Cela dit, nous ne pensons absolument pas que les prolétaires soient immunisés contre les idéologies racistes et les sirènes sécuritaires : celles-ci ne sont que des variantes de la soumission de notre classe. Le racisme est chez nous, littéralement, et il faut le combattre tous les jours.

L'idéologie raciste est bourgeoise et démocratique de naissance, même dans ses manifestations les plus inhumaines de la persécution ethnique et religieuse, durant la formation des États modernes et comme aide à la politique de puissance. Les États bourgeois se formèrent par des luttes séculaires, dont l'essence était l'unification du marché national, mais au cours de l'histoire les luttes entre les fractions se déroulèrent en brandissant les fondements contradictoires de la souveraineté nationale et de l'autodétermination des peuples. L'antagonisme entre les groupes bourgeois, à l'intérieur comme à l'international, traîne avec lui cette contradiction. D'une part, pour trouver des éléments idéologiques unifiants dans la concurrence acharnée, la classe dominante se tourne vers la tradition culturelle et religieuse ou vers une homogénéité ethnique supposée ; en même temps et précisément pour cette raison, elle cherche dans ses luttes à attiser de vieilles vendettas d'origine ancestrale et même tribale. Nettoyage ethnique, persécution religieuse, pogroms, camps de concentration et d'extermination sont les produits les plus féroces du nationalisme bourgeois. L'histoire nous montre qu'ils ont été employés par toutes les puissances, dans toutes les luttes de partage impérialiste. Nous les retrouvons également comme des facteurs dysfonctionnels pour les intérêts généraux de la classe dominante qui alimente pourtant une barbarie natio-

naliste qui tend à lui échapper des mains. D'autre part, la politique bourgeoise voudrait unifier les classes et les fractions dans le facteur moral du *melting pot* de l'État pluriethnique et pluriconfessionnel. La puissance américaine a gagné deux guerres au xx<sup>e</sup> siècle grâce à une armée pluriethnique, avec des Noirs qui, une fois la guerre terminée, sont rentrés dans le Sud ségrégationniste, ou avec des Américains d'origine japonaise dont les familles étaient enfermées dans les camps de concentration de la Sierra Nevada.

À l'épreuve du feu de la Première Guerre mondiale, l'internationalisme communiste a été la seule politique capable de sortir les jeunes et les travailleurs du labyrinthe des intérêts et des massacres de la classe dominante. Proletaires de tous les pays, unissez-vous, sans distinction de nationalité, de sexe, d'ethnie ou de religion : ce n'est pas un principe abstrait. C'est la réalité concrète des producteurs sociaux, de ces « invisibles » qui font tourner le monde dans toute situation, dans la prospérité comme dans la crise de l'ordre et de la pandémie séculaire. Marx et Engels ont affranchi de l'abstraction des idéaux, quoique beaux et nobles, la lutte pour l'émancipation de classe, et l'ont posée sur la base solide de l'analyse de la vie concrète : « *En général, elle [la grande industrie] créa partout les mêmes rapports entre les classes de la société et détruisit de ce fait le caractère particulier des différentes nationalités. Et enfin, tandis que la bourgeoisie de chaque nation conserve encore des intérêts nationaux particuliers, la grande industrie créa une classe dont les intérêts sont les mêmes dans toutes les nations et pour laquelle la nationalité est déjà abolie, une classe qui s'est réellement débarrassée du monde ancien et qui s'oppose à lui en même temps.* » Pour vaincre, l'opposition de classe doit s'unir solidement au parti révolutionnaire, à la science et à l'organisation.